

Ioan S. Kandar

DACHADRAH

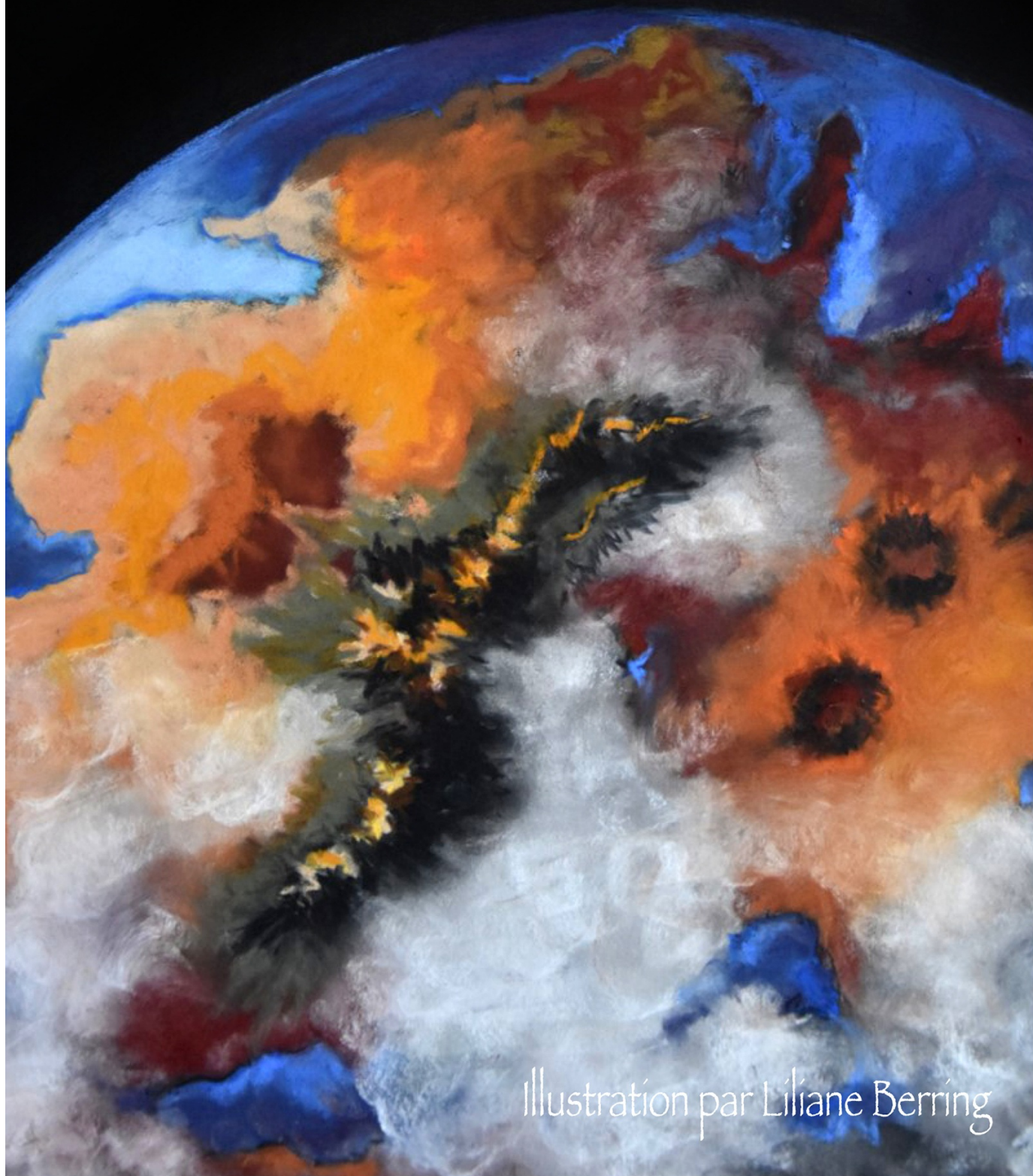


Illustration par Liliane Berrig

Ioan S. Kandar

Dachadrah

© Ioan S. Kandar, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8651-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 :

Les gouffres

Tu m'as fait venir de loin, me voici devant toi dans cette immensité obscure, plus moyen de faire volte-face désormais. Les jeux sont faits ! Visage collé à la vitre du hublot glacé, je te vois – toi – la poussière, poussière unique, gemme céleste qui te rapproches peu à peu. SOQ309, ainsi se prénomme cette poussière ravisseuse d'âmes curieuses, trublion existentiel. Elle m'a arrachée à ma Terre natale, régit mes craintes et mes rêves, elle, au nom pourtant si ridiculement froid et inanimé. On aurait pu au moins la voir associée à un élégant nom latin, ou grec, inspiré d'une mythologie vivante et singulière si les 450 ans de conquête spatiale passés n'en avaient pas épuisé le stock. Maintenant, je ne vois plus qu'elle et son patronyme étrange issu de l'emploi immodéré de la rigueur cartésienne qui fait fureur dans notre monde. Malgré tout, je devais venir à elle, me voilà maintenant, je suis prête.

Au fil des heures, la poussière grossit, s'étoffe alors que nous nous apprêtons à franchir l'orbite de son premier satellite. Toute l'équipe et moi-même sommes bouche bée devant ce spectacle inédit, tous adsorbés aux quelques fenêtres de la carlingue métallique et froide. Pour ma part, c'est la concrétisation d'un grand sacrifice de cinq années, deux passées et trois à venir. À vrai dire bien plus, je n'ai effectivement pas vraiment choisi d'être une tête pensante et d'être née quelques années avant le grand remaniement universel et inexplicable qui a placé ladite poussière à proximité de notre système solaire. Message du ciel, casse-tête scientifique ou miracle, j'y vois surtout un fait qui a mis cette miette tellurique sur le chemin de ma curiosité. Pour le meilleur ou pour le pire, qu'en sais-je ? Nous voici face à face après une si longue attente, j'en suis excitée.

De fil en aiguille, la poussière se transforme, se livre et se matérialise. Là, se dresse bientôt devant nous une vaste sphère bleutée ponctuée de macules

sombres et le tout comme drapé d'un manteau plus ou moins épais de brume dont on peine à voir à travers. À ses abords et gravitant autour, SOQ317 et ses quatre sœurs splendides apparaissent telles des lunes aux teintes fauves dont la beauté capture l'œil. Aux tailles variables, l'une d'entre elles avoisinant celle de la Terre, elles décrivent des révolutions asynchrones dont le centre est occupé par SOQ309 qui, là, plantée sous nos yeux, m'hypnotise. Après un périple interminable, une myriade de questions en suspens, nous y voilà donc. SOQ309, la seule, l'insaisissable. Je trépigne, la vue m'envoûte. Quelle rencontre vais-je bien pouvoir faire dans les abysses de ce nouveau monde qui se dévoile ? Réalité inattendue ou effroyable désillusion ? Le mystère reste entier.

La scène est formidable. Pourtant, j'ai un sentiment curieux, une impression de déjà-vu lorsque je découvre progressivement ce nouveau décor. Un ballet de nuages aux teintes blanchâtres et grises se dessine, laissant apparaître par endroits des trouées parées d'une pléthore de couleurs. On croit y voir des continents embrumés, des mers, des plans plus fous les uns que les autres, quelque chose d'étrangement ressemblant aux paysages de la Terre mais comme mélangés, redispisés dans un ordre qui les rend méconnaissables. On y discerne peu à peu des zones qui pourraient paraître montagneuses, d'autres plus plates, désertiques peut être ? Gelées ?

Mes impressions sont rompues par un signal sonore qui retentit : « Code 7, arrivée en atmosphère imminente ». Mes mains tremblent. « Code 7, arrivée en atmosphère imminente ». Mon palpitant s'agite. Je m'attache à mon siège, passant la ceinture de protection par-dessus mon torse et mon abdomen. « Code 7, arrivée en atmosphère imminente ». Bien calée à ma place, je ralentis ma respiration. Un bruit long et sourd puis soufflant se fait entendre, résultat de l'action concomitante des réacteurs visant à freiner la chute du vaisseau et à la mise en place du bouclier, censé empêcher la désintégration de notre véhicule lors de l'entrée dans l'atmosphère. Une goutte glacée traverse mon dos tant je craignais ce moment enfin arrivé, l'entrée sur SOQ309. La plongée vers le corps céleste s'amorce. Les forces de frottement entre l'atmosphère et le bouclier du

vaisseau ne tardent pas à atteindre un stade critique. Le bruit qui s'en émane nous scie littéralement les tympans et une vive lumière blanche nous contraint à détourner les yeux. Cette descente est interminable. Le vacarme est assourdissant, les secousses si intenses que je me croirais un fêtu de paille dans une tornade. Enfoncée dans mon siège, j'encaisse l'accélération de ma chute inévitable. Au bout d'un temps qui m'a paru indéfini, les parachutes s'ouvrent enfin, leurs toiles épaisses enflent dans un claquement sourd. En une fraction de seconde, la vitesse de l'engin s'amointrit. Le vaisseau descend telle une plume dans sa vitesse grandement décrue. Ça y est, le pire est passé. Un bruit électronique puis métallique annonce le déploiement des pieds de stabilisation de l'appareil. Une demi-minute plus tard, une secousse brève mais intense atteste de notre arrivée à destination, sans encombre.

Je ne sais pas réellement où nous avons atterri. Personne ne dit mot, le paysage sonore n'est alors occupé que par la décélération lente et régulière des réacteurs, dont le bruit soufflant s'amenuise. Tous les passagers sont là, assis, commençant à balayer la pièce des yeux, des regards s'échangent. La lumière qui transperce les hublots est intense et met en relief les petites poussières qui virevoltent dans ses rayons, on n'y voit que très peu l'extérieur. Les messages automatiques du vaisseau retentissent et nos ceintures se déverrouillent. Nous pouvons alors quitter ce siège, qui me donnait personnellement l'impression de ne faire plus qu'un avec mon corps tant j'étais écrasée dedans par l'accélération. J'ai quelques douleurs mais c'est supportable. Mes collègues semblent aller plutôt bien, quelques-uns sont pris d'une vive nausée bien compréhensible. En tout cas, rien qui ne pourrait nous entraver dans notre volonté d'aller voir ce qui se cache au-dehors.

Les comptes rendus d'analyses préliminaires de l'air s'affichent sur l'écran central de la grande salle du vaisseau dans laquelle nous sommes tous retenus pour l'instant. L'atmosphère y est décrite ainsi :

- 70.1 % de diazote
- 28.8 % de dioxygène

- 0.4 % de CO₂
- 0.3 % d'Argon
- 0.3 % de dioxyde de soufre
- 0.05 % de monoxyde de carbone
- 0.05 % d'autres gaz rares.

En somme, ce mélange n'est pas si dissemblable à celui qui compose l'air terrestre à l'exception d'une teneur plus haute en dioxygène et en dioxyde de carbone, me dis-je. Médecin de l'expédition, le Dr. Ben. A. Filippis, l'arrogance dans une blouse blanche, aujourd'hui déguisé en cosmonaute, annonce froidement les recommandations de sa voix nasillarde. Il récite son texte comme un chef d'État, convaincu de l'assiduité de son auditoire. Erreur fatale !

« Port de combinaison intégrale, vous devrez également vérifier régulièrement votre saturation en oxygène – indiquée par votre moniteur SMARTDYX3 – ainsi que vos constantes. Il est primordial de respirer le moins possible cet air vicié. Toute réaction devra m'être signalée au plus vite ! Irritation de la gorge, prurit... », explique-t-il très formellement, la tête droite, le menton relevé plus haut que les oreilles, sérieux et fier qu'il est. Filippis est toujours très cordial ce qui lui donne un air sage à ses yeux, âgé aux nôtres. Facteur aggravant cette impression, une alopécie s'amorce déjà au sommet alors qu'il est seulement au crépuscule de sa trentaine. Il tente en vain de dissimuler les dégâts en peignant maladroitement ses cheveux vers l'arrière, le résultat n'est pas très probant. La logorrhée d'Hippocrate continue en ces termes :

« D'après les premières données que nous avons, les taux de radiations sont plutôt faibles mais les rayonnements UV seraient à peu près de 1.5 fois ceux présents sur Terre. La gravité y est de 30 % supérieure... Il faut rester vigilant ! Des mots de crânes et des variations du rythme cardiaque sont à me référer immédiatement ! », poursuit-il avec conviction, s'appliquant à prodiguer ses conseils sans ne laisser transpirer aucune émotion. C'en est à un point tel qu'on aurait cru ses fossettes figées au botox, ses pores rebouchés soigneusement pour que rien ne fuit. En résumé de son discours : manants, veuillez passer par sa

majesté en toutes circonstances... !

Après sa tirade d'une demi-heure et un catalogue plus lourd et plus barbant de mesures, nous finissons enfin par revêtir nos combinaisons. Nous passons la lourde porte en acier de la pièce principale, débouchant dans le sas de protection. Ce n'était pas trop tôt. La tension est palpable. La combinaison est pesante, étanche et remplie d'électronique. Un ensemble famélique de capteurs est disposé de toutes parts assurant un contrôle étroit des moindres frémissements de notre organisme. Tous s'agglutinent en une file étroite et organisée à l'arrière de la porte extérieure du sas qui se translate lentement sur le côté. La lumière pénètre dans l'habitacle, le sol apparaît, un vent souffle une gerbe de poussière jaunâtre sur l'embrasure de la porte. Je vois soudain un flash lumineux, le désert aux tons orange, des cailloux, encore des cailloux, cette même couleur orange. Une voix féminine et claire m'interpelle : « Norah ? Norah ! ». Ma tête résonne. Le fond orange devant moi pâlit puis vire en une lueur blanche, une surface laiteuse, immaculée. Mais qu'est-ce ? « Norah ? ». Encore cette voix ? ... Mais où suis-je donc ? Est-ce donc cela le monde que j'avais imaginé, un espace blanc et enluminé ? J'y vois mal comme s'il y avait un épais brouillard. Le brouillard de SOQ309 ? ... Non. L'écran de brume se dissipe. Qu'est-ce que cela veut dire ? Accédé-je en cet instant au paradis ?

« Norah ? ... Docteur ? Vous m'entendez ? », m'adresse un ange au sourire radieux, virginal. Tout était là si parfait que je pris quelques instants à réaliser qu'il portait en guise de pendentif un stéthoscope.

Je sursaute. Une femme vêtue d'une combinaison blanche me fait face. Tout ceci n'était-il qu'un rêve ? Après quelques instants, je finis par réaliser que cette grande surface blanche n'était que le plafond uniforme d'une chambre d'hôpital. Mon lit est entouré d'une grande bulle transparente faite d'une sorte de plastique. Dans une des veines de mon poignet, une tubulure est insérée par un cathéter relié à une poche transparente suspendue. Mes draps sont assortis aux tons de la pièce, j'ai chaud, je sue et j'ai mal au crâne. Ce paradis-là est douloureux. Je suis connectée à une batterie de moniteurs médicaux. La

personne à mes côtés, une infirmière, je présume, saisit le téléphone situé derrière elle. Vient alors, quelques minutes plus tard, un homme tout de blanc vêtu lui aussi. Tous deux s'entretiennent mais il m'est, à ce moment précis, difficile de comprendre la teneur de leur discussion. À son tour, le médecin passe un bref coup de téléphone. Il entre ensuite dans la bulle, seul. Masqué, ganté et en combinaison blanche étanche, fraîchement vaporisé d'un cocktail de produits antiseptiques, le voici. Il s'avance vers moi. L'infirmière sort et patiente à l'extérieur.

« Vous êtes bien le Dr. Norah Albaccal, n'est-ce pas ? Quel jour sommes-nous ? », m'adresse ce beau brun, grand et élancé, dont le casque translucide laisse apercevoir un visage charmant et une ébauche de sourire ravageur. Le reste l'était tout autant, il y a de cela cinq minutes, et le serait toujours s'il n'était pas emballé dans sa combinaison comme le serait un bonbon dans son sachet. Dans mon allégorie au paradis, je l'aurais bien appelé Dieu. Ici pourtant quelque chose cloche. Le divin marmonne, absorbé par ses notes numériques et il peine quelque peu à me regarder dans les yeux. De mon lit, j'arrive péniblement à lire le nom écrit sur l'étiquette de sa blouse, je tourne encore un peu.

« Bonjour Dr. ... Dr. Smith. », lancé-je en fronçant les sourcils et plissant les yeux pour lire distinctement son nom.

« Docteur Yohann Smith effectivement. », confirme-t-il, un coup d'œil rapide à l'écrêteau qui l'avait trahi, sourire en coin. « Alors la date ? », redemande-t-il, rivé sur son écran.

« Oui. Nous sommes le lundi 18 Juin 2397. Pourquoi ? », rétorqué-je naturellement.

« D'accord. », dit-il avant de consigner quelque chose sur sa tablette. Il regarde en haut de celle-ci, décroche de l'interface et daigne enfin voir mon visage. « Vendredi 6 juillet, 19h03, cela fait... Un peu plus de deux semaines que vous êtes dans le coma. ». Étonnée, un rire nerveux s'échappe. Il lève le sourcil gauche, son attention bien divisée entre son bidule et moi, la patiente tout de même ! D'un air un peu hautain, le voici qui reprend son discours : « La

raison de ma venue est simple. Notre infirmière vous a trouvée dans un état d'agitation intense il y a une demi-heure alors qu'elle s'apprêtait à faire votre toilette et changer votre perfusion. ». Il jette alors un regard furtif à l'infirmière restée à disposition près de la porte, marque une pause puis reprends ses explications. L'infirmière jette alors sa combinaison et sort de la chambre. Quant à lui, il garde ses distances, ne me servant que son baratin. « Vous êtes ici en observation dans le respect des mesures prises par le pouvoir central en cas de retour sur Terre. Nous devons déterminer si oui ou non votre séjour dans l'espace et sur SOQ309 pourrait avoir des conséquences sanitaires vous concernant mais également pour la santé de nos concitoyens. », m'affirme-t-il un peu froidement. Décidément, les amis d'Esculape sont bien peu communicatifs. Je tente une percée, désirant comprendre davantage.

« Mais, si cela fait d'ores et déjà deux semaines, je... »

« Vous devriez vous reposer ! Votre voyage était tout sauf anodin. », glisse-t-il en stoppant net ma phrase, pensant se débarrasser de mes questions. Je repars de plus belle :

« Où sont mes camarades ? Où est mon compagnon, Dave Ranucci ? Puis-je le voir ? », le questionné-je.

« Il ne viendra pas, vous êtes en confinement strict, eu égard à votre état de santé et aux mesures d'isolement. C'est la procédure ! Je ne peux rien faire. », soupire-t-il. « Et sachez qu'aucune personne répondant à ce nom ne s'est présentée à votre retour, j'en suis navré. », clame-t-il d'un ton très affirmatif.

« Mais je pourrais au moins lui téléphoner, non ? »

« Non ! Je regrette ! », dit-il en haussant le ton, jetant un froid, une fois de plus. « Une prise de sang vous sera faite demain dans la matinée. En attendant, reposez-vous et évitez de trop vous agiter. Il ne faudrait pas fausser les mesures de pression artérielle que nous effectuons sur vous en ce moment même. »

« Docteur ? Je dois parler à mon supérieur, le Pr. Rems ! »

« Écoutez, tout ceci n'est pas prioritaire. », renvoie-t-il ainsi ma dernière requête d'un revers de main. Il se réfugie dans sa tablette et conclut par ceci :